

Chapitre 1

7 décembre 2015, 8 heures

« Ça y est. C'est dans la boîte. Il est temps de partir. Je suis gelé. »

Accroupi, Adrien range méticuleusement son matériel photo dans son sac. Objectifs, boîtiers, filtres, batteries. Tout est là, chaque élément soigneusement positionné dans son logement, à l'abri des coups. Seul le trépied est à l'écart. Les gestes sont rendus maladroits. Les membres sont engourdis par le froid qui sévit exceptionnellement sur la capitale girondine depuis plus de quinze jours. Le jeune homme s'applique à fermer les poches à accessoires avant de se redresser.

Voici trois ans qu'il vend du matériel photo et développe des images au fond d'un laboratoire bordelais. Trois ans à coucher sur du papier glacé les souvenirs de vacances de certains, le bonheur apparent affiché par d'autres. Son combat contre la solitude et l'individualisme est vain et il le sait. Le vide qui l'envahit si souvent le fait trop souffrir. Aujourd'hui, il doit combattre un nouvel ennemi, cette ombre qui s'installe jour après jour en lui, qui le ronge et le gangrène. Terrassé par le regret d'avoir choisi une voie plutôt qu'une autre, anéanti d'avoir peut-être cru en lui un jour.

Dans quelques minutes, il quittera la magnifique place de la Bourse. Il aura su profiter une fois de plus de cette lumière si flatteuse que l'on peut admirer certains matins d'hiver, seulement les jours de beau temps. Les doux rayons du soleil, devenus impuissants le temps

d'une saison, viennent se refléter dans les élégantes fenêtres de la Chambre du commerce et de l'industrie. Tout en sculptant les frontons triangulaires ainsi que les façades Louis XV, ils caressent le corps galbé des Trois Grâces posées au centre de l'esplanade. Bordeaux se réveille.

Le lourd sac enfin chargé en bandoulière, il jette un dernier coup d'œil autour de lui. Le quai du Maréchal Lyautey bordant la Garonne est déjà saturé. Ses parkings fourmillent de dizaines de voitures. Les gens se hâtent, les scooters se fauillent, les bus chargent et déchargent. Le rythme de croisière sera bientôt atteint.

Soudain, des crissements de pneus l'interpellent. À quelques centaines de mètres, des véhicules s'arrêtent tous feux allumés dans la rue Saint-Rémi. Des gens sortent des autos, claquent les portières et descendent la ruelle d'un pas rapide.

« Allez ! C'est reparti. À tous les coups, c'est une descente de police. Il est temps d'aller prendre mon café Porte Dijaux et de rentrer tirer mes clichés », se dit le jeune homme en prenant avec une certaine indolence la direction de la place Saint-Pierre. Les mains dans les poches, il s'éloigne la tête baissée. La ruelle n'a rien de comparable avec la beauté de la place de la Bourse. Le trottoir est étroit et sale, tout comme les façades des bâtiments qui l'entourent. Après quelques pas, il découvre la présence d'une clé à ses pieds. Il regarde, intrigué, autour de lui. Personne ne semble intéressé. Sans aucune hésitation, il pose son sac et se baisse en avant pour ramasser l'objet.

Clanc ! Une porte cochère située derrière lui se ferme brutalement. Surpris, il se tourne. En se redressant, au frottement de sa veste, il sent une présence.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? dit-il en découvrant au même instant un homme à quelques centimètres derrière lui, qui le fixe attentivement.

Interloqué, il fait un mouvement de recul et perd l'équilibre maladroitement, sans chuter.

— Je voudrais simplement récupérer ma clé, c'est tout, rétorque calmement l'inconnu, les mains tendues en signe de non violence. Je ne vous veux aucun mal, rassurez-vous, poursuit-il.

— Qui me dit que c'est la vôtre ? Et d'ailleurs, qu'est-ce que vous avez à me coller ? reprend Adrien, recouvrant ses esprits.

L'individu ne semble pas perturbé pour autant. D'allure sportive, la coupe de cheveux particulièrement courte, il reste campé sur ses jambes, calme et souriant.

— La clé dorée que vous tenez dans la main ouvre cette porte, répond-il en désignant la porte cochère sans détourner le regard pour autant. Sur le porte-clés, il est marqué United Kingdom.

Sans un mot, Adrien s'approche de la serrure et avant d'introduire la fameuse clé dorée, vérifie l'inscription anglaise. D'un mouvement vif, il la fait tourner. Le verrou claque.

— OK, je veux bien. Tenez, accorde-t-il en se retournant vers l'inconnu.

Mais l'homme a étrangement disparu. Il se retrouve seul. Durant quelques secondes, il reste songeur, la clé au bout des doigts et en proie à quelques questions. Il balaie du regard les passants, essayant de se rappeler le signalement de cet étrange personnage. Grand, les yeux bleus, environ quarante ans, mince, vêtu d'un pantalon foncé, d'une veste en laine passée sur une chemise blanche, le tout sous un manteau bleu marine. En vain. Adrien soupire. Il regarde l'objet doré dans ses mains, dépité, et l'introduit dans la serrure, dans l'espoir qu'elle sera récupérée par un des locataires des lieux. Puis saisissant son matériel, il s'apprête à reprendre son chemin lorsque soudain, il est interpellé. Derrière lui, des hommes arrivent en courant à travers la place de la Bourse. Ils semblent se diviser en deux groupes ; l'un court vers le fleuve, l'autre investit les abords de la place. Parvenu à la hauteur d'Adrien, un homme d'une trentaine d'années, à la corpulence imposante et vêtu entièrement de noir, le visage carré aux traits marqués, lui lance en lui présentant une photo :

— S'il vous plaît, monsieur ! Vous n'auriez pas vu cet homme ?

Restant silencieux, le jeune photographe reconnaît immédiatement le visage de l'inconnu. Après quelques secondes de silence, il répond par un signe de tête négatif.

« *Qui sont ces types ? Ils m'inspirent encore moins confiance que celui qu'ils recherchent* », pense-t-il intérieurement.

— C'est très important, monsieur, cet individu est très dangereux, vous savez ? reprend l'inconnu, tout en continuant de le fixer intensément, un chewing-gum entre ses dents.

Adrien en fait de même, ne sourcillant à aucun moment. Durant de longues secondes, les deux hommes se regardent, puis Adrien répond :

— Désolé, je n'ai rien vu d'anormal jusqu'à votre arrivée.

Puis sans attendre de réaction, il saisit une nouvelle fois son sac et prend congé. Dans son dos, il sait que l'individu continue de le regarder. Après quelques secondes, l'homme en noir rejoint son groupe.

Tout en remontant sur la place Saint-Pierre, Adrien repense à l'inconnu et décortique l'événement phase par phase. Cela fait si longtemps que les imprévus ont disparu de sa vie. Tout est si bien calculé maintenant, ordonné, respecté. Plus rien, il n'attend plus rien, si ce n'est de vivre paisiblement. Cette tranquillité dont beaucoup raffolent ou que d'autres envient, lui, il l'interprète comme une sanction depuis trois ans.

Les yeux dans le vague, il marche sur le trottoir de la rue Léopold. Devant lui, une jeune femme approche, un sac sur l'épaule, un épais classeur à la main. Discrètement, Adrien la regarde arriver et remarquant l'étroitesse du trottoir, descend sur la chaussée afin de lui faciliter le passage. La jeune femme lève la tête et laisse découvrir, habilement caché derrière quelques mèches rousses, un visage d'une douceur peu commune. Adrien ralentit involontairement l'allure. Il ne peut détacher son regard de ces yeux qui le fixent. Des yeux magnifiques qui ne se détournent pas et qui lui sourient spontanément. Mais aucun des deux ne s'arrête. Chacun poursuit son chemin.

« *Je ne lui ai même pas rendu le sourire. Quel idiot !* » se reproche Adrien, encore envoûté par le charme de cette femme, vêtue de mauve et de noir, au visage d'ange. « *On n'en voit pas souvent des filles comme elle !* » conclut-il, déçu.

Parfois, le hasard fait bien les choses. Une rencontre, un sourire, un regard et la journée devient belle. Le regard des autres fait parfois tellement de bien.

La place Saint-Pierre s'anime. Adrien rejoint sa moto. Sans attendre, il met le moteur en route et charge ses sacoches calmement. Le moteur de la Yamaha tourne au ralenti et diffuse un son feutré à peine audible. Seul signe de fonctionnement, la fumée discrète qui sort des deux énormes pots d'échappement. Casqué et ganté, le voici prêt à bondir sur la route. D'un mouvement vif du poignet, il s'engage dans la ruelle et disparaît en direction des quais. Il est temps d'aller travailler. Pour le café, il verra plus tard.

La démarche lente et pesante, l'individu vêtu de noir rejoint son véhicule. Un homme le questionne.

— Il nous a filé entre les pattes, répond-il de sa voix rauque.

Il ouvre sa main puissante. Dans sa paume rugueuse, une clé et un médaillon anglais.

Chapitre 2

9 heures

Adrien s'apprête à relever le rideau métallique de protection du magasin. Perdu dans ses pensées, il recherche les clés dans son sac, mais ne les trouve pas. Alors, mécaniquement, il fouille ses poches de veste et vu la multitude d'objets enfouis, pose toutes ses trouvailles sur la large selle noire de sa machine.

« *Tiens, c'est quoi ça ?* » s'interroge-t-il, une petite boîte plate et noire à la main. Il la retourne machinalement dans tous les sens en espérant se rappeler de son utilité, mais en vain. Il l'ouvre. À l'intérieur, un mini-CD. Surpris par cette découverte, il saisit le disque. Un bout de papier s'échappe de l'étui et tombe sur le sol. Intrigué à nouveau, Adrien fait un rapide tour d'horizon comme s'il pouvait déjouer une quelconque surveillance. Il ramasse le bout de papier et le déplie.

RDV, même heure, même endroit. Dans 48 heures.

La forme des lettres est maladroite, comme si elles avaient été manuscrites à la hâte en suivant les aspérités d'un mur. Sans un mot, il replie le papier soigneusement et discrètement, remet l'objet dans sa poche. Les choses semblent se compliquer.

Quelques instants plus tard, les clés du magasin retrouvées, il remonte le rideau dans un vacarme effrayant. À chaque fois, il se

félicite de ne pas habiter dans le bâtiment et n'ose pas imaginer les nuisances que tout cela peut produire chez le voisin au premier étage.

Maintenant libéré de sa veste et de son attirail de motard, il allume les rampes de spots puis retire méticuleusement la poussière des appareils photo exposés en vitrine. Dans la rue, les gens passent indifférents, emmitouflés dans leur écharpe.

— C'est ici l'agence Magma ? demande un homme en poussant la porte.

Adrien ne répond pas, il a reconnu la voix de son associé, Yannick, la cinquantaine, la crinière blanche, le sourire généreux. Il s'avance lentement en boitant et tend sa main gauche, son bras droit restant immobile.

— Alors, t'as fait des photos ? Ça s'est bien passé ? Je peux voir ? interroge-t-il, sans attendre de réponses, tout en se dirigeant vers la pièce obscure.

— Ce n'est pas la peine, je n'ai pas eu le temps de les traiter. Je verrai plus tard, prévient Adrien. Par contre, le café est chaud. Je viens de le préparer.

Face à la vitrine, les deux hommes redeviennent silencieux comme à leur habitude, se réchauffant devant leur mug brûlant. Les enseignes lumineuses brillent encore sur le cours Georges Clemenceau et se reflètent bizarrement sur les pare-brise des autos en stationnement. Elles seront bientôt éteintes.

De temps en temps, les gens entrent et sortent, certains les bras chargés d'un appareil, d'autres, un accessoire dans la main, satisfaits de la réponse donnée à leur question. À chaque fois, une personne différente, une attitude différente, mais c'est toujours la même danse. Les regards se croisent et les mots s'échangent. Chacun joue son rôle, l'acheteur et le vendeur, le mécontent et le magnanime, le réfractaire et le moderniste, le timide et l'attentif, l'impoli et le clément.

Par moments, Adrien pense à l'événement du matin. Il regarde à travers la vitrine comme s'il allait trouver l'homme en question. De toute évidence, la réponse est à l'extérieur. Les questions se bousculent, mais il en conclut que cela n'a été qu'un concours de circonstances étonnant. Reste le CD, et pour ça, il n'a pas d'explication.

« Et si c'était cet homme qui l'avait introduit intentionnellement dans ma poche ? L'attitude est pour le moins risquée. On ne fait jamais ça au petit bonheur la chance. D'ailleurs, il ne faut jamais compter sur la chance, se dit-il, et si je ne m'en étais pas aperçu ? »

Alors, ne voyant qu'une seule solution, il décide d'aller faire un tour de repérage vers la place de la Bourse à la pause déjeuner, à la recherche d'un détail, d'un indice.

Yannick est en sueur, le regard fiévreux. Les cicatrices de sa jambe le font souffrir atrocement, mais il ne dit mot. Il ne se plaint jamais. En admiration devant ce courage, Adrien s'approche de son associé et lui dit d'un ton faussement indifférent :

— Assis-toi, voyons. Je m'occupe de tout. Repose-toi.

Sans un mot, il tente d'anticiper le moindre de ses gestes afin de le soulager.

— On se fait un resto ? Il est bientôt midi, j'ai une faim de loup ! Pas toi ? lance Yannick, cherchant à changer de sujet.

— Non merci, je dois faire quelques courses, Yann. Ce sera pour une prochaine fois. On se voit tout à l'heure.

— Pas de soucis, dis-moi ? questionne Yannick, trouvant son ami un peu sombre.

— Non, vieux, bien sûr que non. Sinon, je t'en parlerais, rassure Adrien.

— Tu parles, je ne sais même pas d'où tu viens. Tu ne dis jamais ce que tu fais. Alors pour savoir où tu vas...

— C'est parce que ce n'est jamais bien important, Yann. N'exagère pas s'il te plaît et arrête de te faire des films.

La phrase à peine achevée, il s'en va sans se retourner en direction de la place Tourny, les mains dans les poches, tripotant à l'intérieur le fameux coffret presque mécaniquement. Pendant qu'il pense à ça, il sait qu'il ne pensera pas à autre chose, à cet ennui, à ce fichu néant qui est venu envahir son existence.

Chapitre 3

Il reprend alors la direction des quais et se dirige vers la place de la Bourse, lieu de la rencontre. Il se remémore la scène pendant le trajet et cherche parmi les quelques phrases échangées, un détail qu'il pourrait interpréter.

Les cafés sont bondés. Les gens se hâtent. Les étudiants se regroupent. Les hommes d'affaires s'invitent. La ville marque une pause économique pendant la pause déjeuner. Adrien marche d'un pas rapide, le regard toujours fixe.

« Si je retrouve cet homme, je lui refile son CD. Je m'en débarrasse. Je ne sais même pas ce qu'il y a dessus. Il manquerait plus que je me fasse arrêter en possession d'un truc interdit, tiens, je vais être mal. Je n'ai surtout pas besoin de ça. »

La circulation étant beaucoup plus fluide maintenant, Adrien, prudent, préfère passer du côté de la Garonne pour observer de loin. En contrebas, le fleuve boueux charrie sans bruit dans son courant toutes sortes d'objets, du tronc d'arbre au bidon d'huile.

Le jeune homme remonte le col de sa veste pour se protéger du vent glacial qui lui gifle le visage. Il se dirige alors vers le passage protégé pour traverser les quatre voies qui le séparent de la grande esplanade. Il attend patiemment. Le trafic est rapide.

« Punaise », souffle-t-il.

En face de lui, de l'autre côté de la route, la jeune femme croisée le matin même. Aucun doute. Sa beauté rayonne au milieu du groupe qui l'entoure. Il ne s'était pas trompé. Adrien ne voit qu'elle,

enveloppée dans son manteau noir, une écharpe chatoyante autour du cou. Elle lui sourit. Il ne le croit pas. Si, si, elle lui sourit à nouveau. Il amorce à son tour un début de réponse. Ses grands yeux le fixent.

« *Ils sont verts !* » se dit-il. Verts et grands, plantés au-dessus d'un petit nez fin et d'une bouche mince délicatement dessinée. Le temps s'est arrêté. Adrien vole. Adrien plane. Son cœur s'emballe. Dans sa tête, une seule phrase tourne en boucle : « *Qu'est-ce qu'elle est belle !* » Les gens ont disparu. Ils sont ailleurs, dans un monde parallèle.

La seule idée que le signal passe au vert l'étreint violemment. Que va-t-il faire ? Que faut-il faire dans ces cas-là ?

« *Ne pas être maladroit. Surtout. Oui, mais sur un passage protégé, ce n'est pas le lieu idéal pour engager une conversation* », raisonne-t-il, le cœur battant. Vert ! Le signal est vert ! Ses yeux aussi ! Les deux mains dans les poches de son long manteau foncé, elle s'engage la première, suivie... du reste du monde.

Mais soudain, un crissement assourdissant tétanise tous les passants. Une voiture de sport, lancée à toute vitesse, surgit comme une furie dans un nuage de fumée. Adrien entrevoit le pire et les deux mains levées, s'élance pour tenter d'arrêter le bolide en hurlant de toutes ses forces. En vain. Sur le visage de la jeune femme, les muscles se crispent, les traits se creusent et les nerfs se tendent. Les mains en avant comme seule protection, la jeune femme, fauchée, percute simultanément l'avant puis le pare-brise de l'engin. Son corps, soulevé comme une marionnette, est projeté dans les airs. Ses membres se contorsionnent et prennent des formes inhabituelles. Elle termine sa course en s'aplatissant lourdement sur l'asphalte noir au milieu de la chaussée à quelques mètres de l'impact. Autour, c'est l'affolement et des cris de terreur. Les passants, la main devant le visage, restent figés et tentent de maîtriser leur propre peur. Adrien saisit au passage un homme par le bras et le charge de veiller à ce que le conducteur ne prenne pas la fuite. Puis dans le même élan, le portable à la main, téléphone aux secours. Ses termes sont clairs, ne trahissant aucune émotion. Le canevas du compte-rendu est suivi à la lettre. Le lieu, l'heure, le nombre de victimes, les dégâts corporels

apparents. Puis, écartant les curieux, il se penche sur la jeune femme immobile. Le visage reposant sur le côté droit, les yeux fermés, tout laisserait à penser qu'elle est en plein sommeil. Mais très vite, des gouttes de sang coulent le long du front en zigzagant entre les plaies. Les jambes repliées, les mains plaquées au sol, aucun doute, la position ne peut être naturelle. Elle ne bouge pas. Adrien retire sa veste et la pose sur le corps martyrisé puis l'observant de plus près, rapproche sa joue du visage, en quête d'un souffle. Un léger parfum, à la fois sucré, discret, mais tenace parvient à ses narines. Sortant de sa bouche entrouverte, des sons se font entendre. Adrien s'approche davantage. Le visage de la jeune fille se tourne lentement et ses paupières, fermées jusqu'à présent, dévoilent deux yeux d'une limpidité renversante. Adrien lui sourit.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où... je suis ? murmure-t-elle à voix basse, le souffle court, les mots à peine articulés, marqués d'un fort accent anglais.

— Une voiture vous a renversée. Ne craignez rien, tout va bien se passer.

Adrien se veut le plus rassurant possible, mais sa voix trahit un certain énervement qu'il a du mal à contenir en voyant l'attroupement de badauds aussi idiots qu'inutiles autour de la scène.

— Restez éveillée ; ne bougez surtout pas. Parlez-moi !

Les yeux le fixent. Doucement, de sa main droite écorchée par endroits, elle vient saisir le bras d'Adrien. Mais subitement, son visage s'assombrit et pâlit comme revêtu d'un masque de farine, les paupières se ferment et tout en laissant retomber sa tête, elle chuchote dans un dernier souffle :

— Ne me laissez pas, je ne connais personne ici.

Son regard devient vitreux. Sa main glisse lentement sur celle de son sauveteur.

— Je suis médecin ! lance un homme en se frayant un chemin parmi les voyeurs.

— Merci ! Pendant ce temps, je me charge des gens.

Puis en se levant d'un bond :

— Allez, poussez-vous, dégagez, laissez-la respirer ; laissez-la respirer ! répète-t-il à plusieurs reprises.

Il en profite pour ramasser les feuilles échappées du classeur de la jeune femme qui s'est ouvert sous le choc. Balayées par le vent, des dizaines de pages chargées de signes cabalistiques s'envolent. Par intermittence, il suit les gestes du médecin, arc-bouté sur le corps désarticulé qui demeure immobile. Une épaisse et large tache de sang s'est sournoisement créée sous la tête. Les yeux sont toujours clos.

Des sirènes hurlent au loin. Des gyrophares apparaissent. Accroupis aux côtés de la victime, les secours demandent à leur tour aux badauds de quitter les lieux et de cesser de faire preuve d'une curiosité malsaine. Ce que personne ne fait, bien évidemment. Ils passent de part et d'autre, le regard avide d'atrocité et d'interdits, de blessures et de douleurs, toujours attirés par l'inhabituel et par le mal.

Debout devant l'équipe de secours qui prend place, Adrien regarde les services de police investir les lieux.

Intérieurement, il est tendu, se sentant surveillé malgré lui et subitement, entre deux groupes, il aperçoit un homme en train de le fixer. Il lui semble reconnaître alors l'individu vêtu de noir venu le questionner le matin même. Les deux hommes se fixent quelques secondes. L'inconnu a un léger rictus puis au passage d'un nouveau groupe, disparaît subitement. Surpris, Adrien scrute les alentours. En vain.

— Qui êtes-vous et que faites-vous là ? interroge une voix.

Adrien se retourne, mais absorbé par sa recherche et l'agitation ambiante, il ne répond pas.

— Oh ! Monsieur ! Je vous parle ! Quel est votre rôle ici ? dit un homme en uniforme saisissant le bras du jeune homme.

— J'ai tout vu. Je peux me porter témoin si vous le voulez, répond-il. Cette jeune femme traversait au passage protégé lorsque le conducteur de cette voiture de sport a gri...

Adrien cesse brusquement de parler, montrant du doigt... le vide. La voiture a disparu.

— Quelle voiture, monsieur ? Dites-moi ! interroge le policier.

— Il y avait une voiture, du genre BMW, blanche. J'ai demandé à un homme de surveiller le chauffard pour qu'il ne s'enfuie pas !

— Oui ! Et alors ?

— Attendez un peu que je vous le montre. Il a été aussi témoin. Il était devant moi, de ma taille, le crâne rasé et vêtu d'un blouson marron. Je ne le vois plus. Dommage !

Le policier relâche alors la pression sur le bras d'Adrien et le guide jusqu'à la camionnette pour enregistrer sa déposition.

En place derrière son ordinateur portable, le fonctionnaire est prêt pour entendre le seul témoin disponible. Adrien parlera de tout ce qu'il lui semble avoir vu, excepté le signalement de l'inconnu.

L'audition s'achève quarante-cinq minutes plus tard. Le gardien de la paix le remercie, mais au moment de se lever, Adrien s'avance légèrement.

— Cela vous dérangerait-il de me donner l'identité de cette jeune femme ? J'aimerais prendre de ses nouvelles.

Il lui griffonne quelques mots sur un Post-it en lui faisant signe d'être discret. Puis il lui dit :

— Elle sera orientée sur le CHU⁽¹⁾. Au revoir monsieur, et merci.

En descendant du fourgon, il aperçoit les pompiers introduire la jeune femme dans le véhicule de soins. Les gens ont déjà en partie tous quitté les lieux. Seuls restent les commères, les inévitables témoins qui n'ont jamais rien vu, mais qui supputent, qui jugent les fautes, qui décortiquent l'action et qui termineront par le non moins énervant : « *De toute façon, ce ne sont que des suppositions, je n'y étais pas.* »

« *Quel gâchis !* » conclut Adrien, seul, reprenant son chemin.

Lentement, il emprunte à nouveau la rue Léopold en regardant discrètement la porte en question et les gens qui marchent autour de lui. Sa recherche semble maintenant tellement futile. Il reviendra dans

(1)CHU : Centre hospitalier universitaire.

quarante-huit heures au même endroit, comme le stipule le bout de papier.

Il est grand temps de rentrer au magasin. Quelle matinée !

Chapitre 4

18 heures

Paris. Quelque part au milieu du quartier de la Défense, une grosse berline emprunte une voie d'accès, se faufilant au milieu d'une pelouse, bordée d'un discret éclairage et jalonnée de quelques arbres. Trois cents mètres plus loin, elle s'arrête sur un emplacement réservé au pied d'un grand établissement, marqué d'une pancarte désignant sans équivoque la place du directeur. Les feux de l'auto s'éteignent et il sort de l'habitacle un homme aux cheveux blancs, vêtu d'un imperméable clair. Il pousse une porte d'entrée vitrée.

Immédiatement, le gardien, derrière le halo de sa lampe de bureau, se lève d'un bond en signe de respect, surpris par cette visite inopinée.

— Monsieur MacFee, quelle surprise ! s'exclame-t-il en souriant poliment.

— Ne bougez pas, Jacky. Je ne fais que passer, répond l'homme en faisant signe de la main, sans se détourner.

Il est déjà dans l'ascenseur. Son index appuie nerveusement sur le numéro 43. L'homme en ressort quelques instants plus tard et s'engage dans un long couloir moqueté. De chaque côté, des portes fermées sont flanquées d'étiquettes désignant le nom et le rang des responsables. Tout au bout, une large porte foncée avec une magnifique poignée dorée.

L'homme appose son pouce sur un boîtier noir installé contre le mur. Un rayon apparaît dans le lecteur puis simultanément, un orifice

se découvre à la hauteur des yeux et un même rayon balaie sa pupille. La porte s'ouvre instantanément.

L'individu s'introduit dans la pièce à l'éclairage automatique et sans attendre, s'assoit derrière un immense bureau. Il tape avec rapidité sur un clavier puis après avoir patienté quelques instants, introduit un CD dans un des multiples lecteurs et saisit à nouveau des lettres. Sur l'écran, des barres de chargement en couleur défilent. Dix minutes s'écoulent. Il demeure immobile. De temps en temps, il parcourt du regard les étagères dans lesquelles sont posés des photos et des trophées.

Fébrilement, il retire le CD qui, par maladresse, tombe au sol. Après s'être auto-injurié, il éteint l'ordinateur nerveusement et claque la porte d'un mouvement violent sans se retourner.

L'homme ressort du bâtiment, lève les yeux sur une enseigne fixée sur une vitre : *MacFee's Laboratory, for a better life*. Il soupire et disparaît dans la nuit au volant de sa luxueuse berline.